

il prit ses aspirations vers Dieu, qu'il changea en un anéantissement complet de la nature humaine en présence de la majesté divine; à l'autre il emprunta son mépris pour la douleur, son dédain pour le corps, dédain qu'il exagéra, puisqu'il se précipita vers les jeûnes, les macérations, dans lesquels il trouva un sauvage plaisir. Alors, comme il arrive toujours, les conséquences furent poussées à l'extrême. Le premier philosophe qui avait enseigné en Grèce l'immortalité de l'âme avait vu ses disciples se donner la mort, pour jouir plus tôt du bonheur qu'on leur promettait dans une vie future. De même, les premiers chrétiens, sous l'influence de l'idée que cette vie n'est qu'un exil, le corps qu'une prison odieuse, se précipitèrent dans les cloîtres, peuplèrent les solitudes, se livrèrent à l'ascétisme, non moins ardents à rechercher les souffrances que le monde romain l'avait été à rechercher les orgies et les voluptés. Ce nouvel état de l'humanité eut une influence salutaire sur la société; il apparut comme une protestation contre les mœurs sauvages qu'apportaient les barbares; il releva par l'idéal cette société où ne régnait que la violence, qui rapproche l'homme de la brute. Mais comme cet état était extrême, il ne pouvait durer longtemps, car il était contraire à la nature humaine, à la société même, dont il arrêtait le développement; le célibat, étant admis comme type de perfection suprême, la société s'éteignait peu à peu. L'épicurisme, c'est-à-dire le système qui tient compte de la nature corporelle de l'homme, reprit bientôt ses droits; cet élan qui avait soutenu tant de générations, qui leur avait fait accomplir des choses si merveilleuses, ayant disparu, l'humanité se trouva sans guide et sans boussole. Dans ces couvents, où ne régnait plus la ferveur et qui n'avaient plus leur raison d'être, vint s'asseoir la débauche et l'oisiveté, et le naturalisme le plus grossier succéda à l'idéalisme le plus religieux. Le retour de l'épicurisme fut donc une réaction contre ce long mépris de la nature humaine, jusqu'au jour où notre siècle analytique et douteux s'est mis lui-même à chercher une nouvelle voie, sans se trouver beaucoup plus avancé après une expérience de plusieurs milliers d'années, mais dont il a profité de plus d'une manière.

« Faut-il, remarque M. Pierre Leroux, dire comme Voltaire, que philosophes ou chrétiens, disciples d'Epicure ou de Zénon, de Platon ou de saint Paul, tous ceux qui ont cherché le souverain bien ont perdu leur temps comme les alchimistes quand ils cherchaient la pierre philosophale? Mais en cherchant la pierre philosophale on a découvert la chimie; en cherchant le souverain bien, l'humanité s'est perfectionnée. Tout homme qui a cherché le souverain bien, soit avec Platon, soit avec Epicure (j'entends le véritable Epicure), soit avec Zénon, soit avec le christianisme, a marché plus ou moins loin dans la voie du perfectionnement de la nature humaine. Tout homme qui n'a pas cherché le souverain bien dans l'une ou l'autre de ces conditions est resté dans la voie qui conduit à la dégradation de la nature humaine. Le platonisme a été le plus grand mobile du perfectionnement moral de l'homme, et l'instrument le plus actif de la sociabilité. Le stoïcisme a surtout été le ressort intérieur et énergétique des révolutions du monde. L'épicurisme a présidé surtout au perfectionnement industriel de l'humanité. Le premier a considéré nos rapports avec nos semblables et avec Dieu; le second a voulu nous perfectionner nous-mêmes; le troisième s'est plus directement occupé de la nature extérieure. Le perfectionnement réel et général n'a eu lieu par aucun de ces systèmes exclusivement, mais par tous. Le résultat général a été le perfectionnement de nous-mêmes, par la conception d'un bonheur idéal et pur, et par la puissance acquise sur la nature extérieure, ce qui comprend les formules incomplètes de ces trois systèmes. Il a fallu l'alliance du stoïcisme et du platonisme dans le christianisme, c'est-à-dire un suprême mépris de la terre, uni à la charité, pour émanciper les femmes et les esclaves, et pour civiliser les barbares. C'est en s'élevant vers la chasteté absolue, la pureté absolue, l'indépendance absolue, l'isolement absolu de l'humanité; c'est par la renonciation au monde, le célibat et les couvents, que le type humain s'est d'abord perfectionné. Mais que cette considération ne nous fasse pas oublier que l'épicurisme a servi de contre-poids à l'excès du stoïcisme platonicien. C'est lui qui a dit à l'orgueilleux idéalisme, qui menaçait de détruire la base terrestre de notre existence: « Tu n'iras pas plus loin. » C'est lui qui a sanctifié cette espèce de dévotion aux lois naturelles, source intarissable de tant de découvertes, et d'où est résultée la puissance industrielle, laquelle doit un jour servir en esclavage soumis l'idée platonicienne. Déjà c'est l'alliance de cette puissance sur la nature, avec les sentiments de sociabilité issus du platonisme, qui fait qu'aujourd'hui nous voyons des nations de trente millions d'hommes vivant dans une certaine égalité, tandis que les nations antiques ne connurent jamais que le régime des castes. Inclignons-nous donc devant la philosophie, car nous avons tout reçu d'elle. »

S'il nous était permis de prendre la parole après tant de grands penseurs, tant d'illustres philosophes, pour essayer à notre tour une définition du bonheur, cet état après lequel l'humanité aspire depuis son premier jour,

nous dirions que ce désir incessant qui la pousse vers un bien dont elle n'a jamais obtenu la pleine et complète possession n'est autre chose que le moteur de la vie, le feu sacré déposé en nous par l'auteur de notre être. L'homme est essentiellement fait pour la société, et le progrès est la première condition, la loi vitale de l'ordre social. L'animal a son instinct, il n'a qu'à lui obéir, et le vœu de la nature est rempli. Pour l'homme, il n'en est pas ainsi: qu'un jour son cœur cesse de battre, qu'un nouveau désir ne le pousse pas en avant, qu'il s'arrête assouvi et satisfait, loin de marcher vers ce perfectionnement, qui est le but de son être, l'égoïsme le ramènera à la solitude, lui fera fuir cette société pour laquelle il est fait, le ravalera au-dessous de la bête dans sa solitaire jouissance des appétits satisfaits. Dès lors, l'œuvre de la nature est manquée, ce perfectionnement vers lequel l'homme doit tendre sans cesse n'existe plus, et, loin d'occuper le sommet de l'échelle des êtres, il descend au niveau des plus insignifiants et des plus inutiles. C'est pour cela qu'il faut qu'un désir toujours renaissant active et précipite sans cesse sa marche; c'est pour cela qu'on a de tout temps estimé les plus heureux ceux qui ont pu goûter à tous les plaisirs, s'abreuvant à toutes les coupes, ceux en un mot qui avaient le plus de désirs et qui trouvaient le plus de facilité pour les satisfaire. Si l'indolent et fainéant Louis XIII s'ennuie, il n'en est pas de même de Richelieu, qui éprouve toutes les peines, mais aussi toutes les jouissances de l'ambition satisfaite. Aussi, à ce mot de Luther, se promenant dans le cimetière de Worms: *Invidio quia quiescent*. « Je les envie, parce qu'ils reposent », nous préférons cette inscription qui se lit sur une tombe romaine: *Lugele, quiescit!* « Pleurez, il se repose! » C'est pour cela, quoi qu'en dise Epictète, que le désir et le bonheur sont une seule et même chose, pourvu qu'au désir se joigne l'espérance d'une satisfaction prochaine; c'est pour cela qu'au fond de toute jouissance, l'homme ne trouve que vide et amertume, et qu'il n'est pas plus tôt maître de l'objet de ses désirs qu'il le rejette pour en chercher un autre. C'est cette loi de la vie qui pousse l'enfance vers la jeunesse, la jeunesse vers l'âge mûr, l'âge mûr vers la vieillesse, et celle-ci vers la mort, quand le scepticisme n'a pas éteint la lueur d'une suprême espérance. C'est ce néant, cette vanité des choses humaines, que les poètes de tous les temps ont exprimée, ignorant le mal dont ils souffraient, mais trouvant des paroles de feu pour le peindre. Depuis Job, depuis Salomon, tous n'ont trouvé que vanité dans les prétendus biens de la vie, quoiqu'ils les eussent vivement désirés quand ils ne les possédaient pas encore; et, après plusieurs milliers d'années, cette plainte n'est ni moins douloureuse ni moins éloquent: Si mon cœur, fatigué du rêve qui l'obsède, A la réalité revient pour s'assourdir, Au fond des vains plaisirs que j'appelle à mon aide, Je trouve un tel dégoût que je me sens mourir. Aux jours même où parfois la pensée est impie, Où l'on voudrait nier pour cesser de douter, Quand je posséderais tout ce qu'en cette vie, Dans ses vastes désirs, l'homme peut convoiter; Donnez-moi le pouvoir, la santé, la richesse, L'amour même; l'amour, le seul bien d'ici-bas! Que la blonde Astarté, qu'adorait la Grèce, De ses fies d'azur sorte en m'ouvrant les bras; Quand je pourrais saisir dans le sein de la terre Les secrets éléments de sa fécondité, Transformer à mon gré la vivace matière Et créer pour moi seul une unique beauté; Quand Horace, Lucrèce et le vieil Epicure, Assis à mes côtés, m'appelleraient heureux, Et quand ces grands amants de l'antique nature Me chanteraient la joie et le mépris des dieux; Je leur dirais à tous: Quoi que nous puissions faire, Je souffre, il est trop tard; le monde s'est fait vieux; Une immense espérance a traversé la terre, Malgré nous vers le ciel il faut lever les yeux.

C'est ce cri de désespoir et de regret que depuis les premiers jours de l'humanité ont poussé tous ceux à qui il a été donné de satisfaire toutes leurs passions, de contenter tous leurs désirs; aveugles, qui ne s'apercevaient pas que ces passions étaient la brise favorable qui les conduisait au port. L'amour est venu échouer devant la possession et le mariage, mais il a créé la famille et assuré la perpétuité de l'espèce. L'ambition n'a pas trouvé plus de réalité dans l'objet de ses désirs, et de tous ceux qui ont atteint la gloire, la fortune, la puissance, le poète a pu dire:

Et monté sur le faite, il aspire à descendre.

Mais ils ont trouvé une récompense bien meilleure que ne peut l'être une jouissance égoïste et solitaire; ils ont fait l'humanité grande, forte et industrieuse. Ceux même qui, dédaignant les biens de la terre dont ils avaient connu le néant, ont regardé plus haut, ceux-là ont créé et perfectionné un type idéal, qui a fait avancer l'humanité dans la voie du perfectionnement moral et intellectuel. Le ciel qu'ils ont peuplé avec tant de profusion serait-il désert, qu'ils ne sauraient avoir aucun regret, et c'est dans ce sens que Voltaire a dit, après Cicéron: « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. » Toutes ces passions, toutes ces aspirations, ont concouru au perfectionnement de l'ordre social, et le bonheur pour l'individu comme pour la société n'est autre que le libre développement de toutes ses facultés, la libre expansion de tous ses désirs, la conscience de pouvoir satisfaire les besoins du corps aussi bien que ceux de l'âme.

« Ainsi, conclut un des plus grands philosophes de notre époque, en considérant que notre être est une force qui sans cesse aspire, et que cette aspiration accompagne la sensation et lui survit, nous échappons fondamentalement à la doctrine de la sensation. En considérant l'unité de notre être, qui est âme et corps à la fois, nous échappons fondamentalement à l'ascétisme chrétien. Enfin, en comprenant que la vie de l'homme est unie à l'humanité, nous découvrons la route où nous devons marcher, la route où les deux tendances qui ont divisé la philosophie viennent se rejoindre; car, par l'humanité nous pouvons satisfaire notre soif spirituelle de bonté et de beauté, sans sortir de la nature et de la vie. Nous voilà hors des deux écueils, hors du matérialisme, hors du spiritualisme mal entendu. Oui, Platon dit vrai, nous gravitons vers Dieu, attirés à lui, qui est la souveraine beauté, par l'instinct de notre nature aimante et raisonnable. Mais, de même que les corps placés à la surface de la terre ne gravitent vers le soleil que tous ensemble, et que l'attraction de la terre n'est pour ainsi dire que le centre de leur mutuelle attraction, de même nous gravitons spirituellement vers Dieu par l'intermédiaire de l'humanité. »

Si l'Orient n'a pas des philosophes aussi profonds que ceux de l'Occident, s'il n'a guère cherché à donner une définition savante du bonheur, il a, en revanche, des poètes ingénieux, qui savent cacher de graves enseignements sous une forme légère et amusante. Le conte suivant sur le bonheur arrive, par un chemin plus court, à la même conclusion que nos longues dissertations philosophiques. Malgré les grandes provinces qui lui obéissaient, les nombreuses richesses accumulées dans ses coffres, les belles esclaves assemblées dans son harem, un puissant souverain de l'Asie s'ennuyait comme le dernier de ses sujets, ou plutôt s'ennuyait royalement. Il fit venir tous les devins, tous les mages, tous les astrologues répandus sur la surface de ses États, et les interrogea sur la manière dont il fallait s'y prendre pour être heureux. Les uns prescrivirent une chose, les autres une autre; mais aucun de ces moyens ne réussit, et le roi fit mettre à mort ces conseillers malhabiles. Un mage, plus courageux ou plus fin que les autres, se présenta un jour devant le monarque: « Seigneur, lui dit-il, le seul moyen de trouver le bonheur, c'est de porter la chemise d'un homme heureux. » Des envoyés partirent aussitôt dans toutes les directions, cherchant ce talisman qui devait rendre le repos à leur puissant souverain. Mais ils eurent beau parcourir toutes les provinces, descendre tous les degrés de l'échelle sociale, frapper à toutes les portes, nulle part ne se trouva cet homme heureux, objet de leurs recherches. Ils s'en revenaient découragés, songeant au triste sort qui les attendait, quand, au détour d'un bois, ils aperçurent un charbonnier qui s'en allait chantant gaïement. « Pourquoi chantes-tu donc ainsi, lui demandèrent-ils, offusqués de cette joie qui faisait contraste avec leur accablement. — Je chante, parce que je suis content et heureux », répond le charbonnier. — Comment! tu es complètement heureux? — Sans doute. — Jamais tu n'as maudit ton sort? — Jamais. « Les envoyés du roi se précipitèrent aussitôt sur le charbonnier et s'apprêtèrent à lui enlever l'objet qu'ils recherchaient depuis si longtemps. Mais, hélas! l'amère dérision du sort! le seul homme heureux qui existait dans de si vastes États, celui qui devait rendre un si grand service à son souverain... cet homme ne portait pas de chemise! »

Ce charmant apologue, qui vise à prouver que le bonheur ne saurait appartenir aux puissants, à ceux qui disposent des faveurs de la fortune, et que c'est au contraire à l'autre extrémité de l'échelle sociale qu'il se trouve, va être le fil de transition sur lequel nous allons essayer de nous tenir en équilibre pour arriver, de notre côté, à une solution un tant soit peu éclectique du problème. Qui est capable de jouir de la plus grande somme de bonheur, de l'ange ou de l'homme? Et, que les méchants esprits ne s'y méprennent pas: ici le mot ange est pour nous le synonyme du plus parfait des êtres, et l'autre celui du plus rudimentaire.

Moins un être est organisé, disent les uns, moins il a de besoins, plus il a de bonheur. Besoin est équivalent de passion, et passion est de la même famille que souffrance; on ne saurait pâtir de la privation d'une chose dont on ignore jusqu'à l'existence. Un aveugle-né auquel on n'aurait jamais parlé de lumière serait de la plus complète indifférence sur son infirmité; et cela s'étend au sourd, à l'impotent, etc. Où le sentiment de la privation éprouvée n'existe pas, le regret de cette privation ne saurait exister. Donc l'être qui est le plus disgracié sous le rapport des sens, l'homme par exemple, est l'être vivant le plus heureux de la création.

Plus un être est organisé, disent les autres, plus il a de besoins, plus il doit éprouver de bonheur. Le nombre et le degré de perfection de nos sens est le tarif de la somme de bien-être que nous éprouvons; et l'homme le plus richement organisé sous ce rapport est le plus heureux de tous. Quand on veut rendre une maison agréable à celui qui l'occupe, on y pratique des fenêtres qui mettent le possesseur en communication avec les objets extérieurs. Les sens sont les petites fenêtres du corps par lesquelles l'être humain qui l'habite

jouit physiquement et moralement de tout ce qui existe en dehors de lui. Comparons le sens de la vue chez le chien, l'un des animaux les mieux doués, avec le même sens chez l'homme. Le chien voit avec ses yeux, mais c'est tout; il n'y a là qu'une jouissance presque mécanique. Voyez au contraire, chez l'homme, combien de sentiments délicats et multipliés sont mis en jeu par la vue! L'admiration d'une belle nature, d'un beau ciel, d'un bel objet; le bonheur de voir près de soi une personne chérie, etc. Et l'ouïe, et l'odorat, et le goût, et le toucher, surtout le toucher, qui joue un si grand rôle dans le plus vif de tous les plaisirs. On le comprend, les sens matériels, chez l'homme, éveillent une foule d'autres sens qui ont un siège plus noble, qu'on pourrait appeler les sens de l'âme, et il est aisé de reconnaître que l'être le plus délicat, celui dont les sens sont nombreux et exercés, en un mot l'être le mieux organisé, est celui qui peut approcher le plus près du bonheur; car l'être le plus passionné, étant celui qui a le plus de sens, qui s'assimile le plus et qui reflète le mieux tout ce qui vit en lui et en dehors de lui, doit être le plus heureux. Donc l'homme-ange est appelé à une plus grande somme de bonheur que l'homme-huitre. Et maintenant,

Lecteur, après avoir écouté ces deux glozes, Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.

Bonheur des individus et des nations (INFLUENCE DES PASSIONS SUR LE), ouvrage de Mme de Staël, publié à Lausanne en 1796. « Ce livre, dit Vinet, qui porte pour épigraphe ce vers de Virgile:

Quasi sit caelo lucem ingemuitque reperita

« Il chercha dans le ciel la lumière et gémit de l'avoir trouvée. »

ce livre est une plainte douloureuse, ou du moins la plainte y est l'accent de toutes les paroles de l'auteur, et même des paroles de consolation... Aux bornes d'une jeunesse que Mme de Staël avait peut-être laissée dévorer par des sentiments trop impétueux, et à l'issue d'une révolution où elle avait vu toutes les passions se déchaîner contre le bonheur des particuliers et de la nation, elle sentit pour l'individu le besoin de maîtriser les passions, et pour le gouvernement le devoir de les diriger. C'est tout le plan de son livre, dont elle n'a écrit que la première partie. « Au nom du bonheur, Mme de Staël fait le procès à tout ce qu'on appelle communément passion; elle n'en excepte aucune; elle frappe à coups redoublés sur celles dont l'attrait est le plus touchant. Toutes les passions ensemble, « cette force impulsive, dit-elle, qui entraîne l'homme indépendamment de sa volonté, voilà le véritable obstacle au bonheur individuel et politique. » Les passions sont notre unique mal, notre seul danger. On les a crues nécessaires au mouvement de la vie: erreur! tout ce qu'il faut de mouvement à la vie sociale, tout l'élan nécessaire à la vertu existerait sans ce mobile funeste. On prétend qu'il s'agit de diriger nos passions, non de les vaincre. Allons donc! Est-ce qu'on diriger ce qui n'existe qu'à la condition de dominer? Il n'y a que deux états pour l'homme: ou il est certain d'être le maître au dedans de lui, et alors il n'a point de passions; ou il sent qu'il règne en lui-même une puissance plus forte que lui, et alors il dépend entièrement d'elle. Tous ces traités avec la passion sont purement imaginaires: elle est, comme les vrais tyrans, sur le trône ou dans les fers. »

Ce que Mme de Staël appelle passion, il faut le remarquer, ce qu'elle condamne absolument sous ce nom, ce sont les sentiments qui, éteignant la lumière de la raison et de la conscience, ou ne la laissant briller, pour ainsi dire, que par éclairs, enlèvent l'homme à lui-même, à ce que Jouffroy a appelé le *pouvoir personnel*, et sacrifient tout impitoyablement à la fin égoïste qu'elles poursuivent. Elle accuse ces forces anarchiques et destructives d'opprimer, d'étouffer en nous, pour notre malheur, tous les autres éléments d'action, tous les sentiments qui sont des principes d'ordre, de paix, d'harmonie. Elle établit ainsi une opposition entre les affections et les passions; quand les passions envahissent le cœur, elles détruisent les affections et ne laissent que bien peu de place à la bonté... « Toutes les passions, certainement, dit-elle, n'éloignent pas de la bonté; il en est une surtout qui dispose la cœur à la pitié pour l'infortuné; mais ce n'est pas au milieu des orages qu'elle excite que l'âme peut développer et sentir l'influence des vertus bienfaisantes. Le bonheur qui naît des passions est une distraction trop forte, le malheur qu'elles produisent cause un désespoir trop sombre, pour qu'il reste à l'homme qu'elles agitent aucune faculté libre; les peines des autres peuvent aisément émouvoir un cœur déjà ébranlé par sa situation personnelle, mais la passion n'a de suite que dans son idée; les jouissances que quelques actes de bienfaisance pourraient procurer sont à peine senties par le cœur passionné qui les accomplit. »

L'auteur prend à partie chaque passion: l'amour de la gloire, l'ambition, la vanité, l'amour, le jeu, l'avarice, l'envie, la vengeance, l'esprit de parti; et sur chacun de ces sujets, répand en abondance les observations justes, les pensées vives. On peut citer le tableau de l'influence de la vanité dans les événements de la Révolution française, le chapitre sur l'esprit de parti, celui qui nous montre le crime,